

7 55.623
BIBLIOTHÈQUE DE SPIRITUALITÉ MÉDIÉVALE

P. DUMONTIER

SAINT BERNARD ET LA BIBLE

Présentation par
J.-M. DECHANET



DESCLÉE DE BROUWER, PARIS
1953

LIBRARY
SAINT JOSEPH'S ABBEY

IMPRIMI POTEST :

Abbatia S. Andreae, die 17^a octobris 1952

✠ THEODORUS NÈVE, O. S. B.

Abbas S. Andreae.

NIHIL OBSTAT :

Brugis, 20^a Februarii 1953

Can. A. VANDER HEEREN,

libr. cens.

IMPRIMATUR :

Brugis, 22^a Februarii 1953

M. DE KEYZER,

vic. gen.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

COPYRIGHT BY DESCLÉE DE BROUWER — PARIS 1953

En 1945, je demandai au Père Dumontier de rassembler en un ouvrage — une plaquette dans ma pensée — ses idées sur la manière d'aborder les vieux Auteurs, ceux du XII^e siècle, en particulier, ces « préscolastiques » que la *Bibliothèque de Spiritualité Médiévale* avait pris l'initiative de faire connaître et apprécier.

Au cours de conversations, d'échanges de vues, nous avions souvent évoqué, l'un et l'autre, les difficultés que présentent pour le lecteur moderne, la manière même de penser et l'art d'écrire d'un saint Bernard, d'un Guillaume de Saint-Thierry, d'un Aelred et de tant d'autres. Nous le reconnaissons sans peine : leur doctrine spirituelle, si riche, jadis et naguère encore si féconde, était « comme un jardin fermé, protégé des indiscretions du profane par une muraille difficile à franchir : celle d'une langue presque hermétique, en dépit d'une apparente facilité ». Mais justement, faute d'« échelle », pour permettre « au premier venu d'escalader cette muraille », ne pouvait-on plus simplement fournir aux lecteurs de choix — tout spirituel est du nombre — le clef du jardin fermé¹? Le Père excellait lui-même à déverrouiller la porte, pour entraîner ses intimes à travers les parterres fleuris de la mystique cistercienne. Des années de tête-à-tête avec ses maîtres révéérés — de saint Bernard à Hélinand de Froidmont, en passant par Guillaume de Saint-Thierry, Aelred de Rievaulx, Adam de Perseigne, l'obscur Galland de Rigny, sans oublier Gilbert de Hoiland, tous auteurs qu'il avait lus et relus, ses notes en font foi — lui avaient rendu leur style et leur pensée familiers. Surtout il avait appris à reconnaître les avenues qui sans fin coupent et recoupent leurs compositions touffues, où les arbres, à chaque instant, risquent de cacher la forêt. Mais encore, il avait su, à force de persévérance et sous le feu de l'épreuve, découvrir un de ces haut-lieux d'où l'on embrasse l'harmonie des lignes, d'où l'on voit tout rayonner, tout se fondre en un ensemble aussi puissant que varié.

Aussi bien, ce petit livre « Comment comprendre nos vieux Auteurs », dont je rêvais pour ma Collection, il était tout indiqué d'en confier la rédaction à mon ami le Cistercien.

¹. Les passages entre guillemets sont repris de la *Revue du moyen âge latin*, cf. t. I, 1945, p. 343.

Cependant il réagit faiblement à ma demande. Déjà touché par la maladie qui devait, six ans plus tard, l'enlever à notre affection ; accablé de maux variés, dont il ne se plaignait jamais, mais le mettaient hors d'état de travailler, il se jugeait incapable de coucher sur le papier, pour un public étendu, les idées qui se pressaient nettes et claires, dans sa tête. Dix ans plus tôt, oui ! Mais à présent ! Il était bon, tout au plus, à faire quelques traductions¹, à revoir celles de ses confrères, à encourager, stimuler ; ou bien alors à composer de ces comptes rendus d'ouvrages où son humeur combative et sa verve intarissable se donnaient parfois libre carrière².

L'amour pourtant l'emporta. L'amour du sujet, bien sûr, l'amour surtout des Auteurs qu'il allait rendre plus accessibles, après les avoir, de quelque façon, réhabilités. En dépit d'un état de santé de plus en plus précaire et de sérieux avertissements, le Père se mit à l'ouvrage. Un plan merveilleux, grandiose, se dessinait, prenait corps : après une sorte d'introduction³, qui poserait fermement le *status quaestionis*, 1^o « montrer que la source où s'abreuvent les vieux Auteurs, où ils prennent l'élan et le sens de leur dynamisme ; que le point de départ et l'assiette de la notion fondamentale autour de laquelle se coordonnent les notions constantes de leur doctrine... c'est la Bible » ; 2^o en fonction de la Bible, étudier leur âme et sa structure si particulière ; 3^o passer de là... à la description de leurs procédés de pensée ; 4^o connaissant leur source, leur âme, leurs procédés de pensée, il serait aisé de voir clair dans leur composition littéraire et dans leur style⁴.

Seules furent écrites l'introduction et — grâce à Dieu — la première partie. La mort s'offrit au Père Dumontier alors qu'il venait d'achever la mise au point littéraire de son chapitre sur la Bible.

Il m'a paru que ce chapitre, fondamental, essentiel, chapitre-cléf s'il en fut, formait, avec l'introduction générale dont on a parlé, un ensemble fort homogène, un tout bien équilibré. S'il ne remplit qu'une partie du programme évoqué plus haut, s'il ne répond qu'imparfaitement à la question : « Comment comprendre nos vieux Auteurs ? » il pose, il résout le problème de ce qu'on est parfois tenté d'appeler l'« exégèse spirituelle » des maîtres du moyen âge, de saint Bernard en particulier⁵.

1. Sur son lit de malade, le Père Dumontier a traduit *l'Exposé sur le Cantique des Cantiques*, de Guillaume de Saint-Thierry et le *Parabolaire* de Galland de Rigny, deux œuvres qui paraîtront, en leur temps, dans cette Collection.

2. Voir par ex., *Revue du Moyen âge latin*, t. II, 1946, pp. 192-204. Voir encore *ibid.*, pp. 204-208 et t. III, 1947, pp. 74-80 — ces deux derniers bulletins moins aptement critiques.

3. Dans le manuscrit on peut lire : « Le procès des vieux auteurs, ou l'introduction subreptice ».

4. Voir plus loin : *Introduction*, p. 34.

5. On le verra : dans le travail du P. Dumontier, saint Bernard tient la grande place. D'où le titre du volume.

En fait, il ne s'agit point, de près ou de loin, d'exégèse. Saint Bernard et ses disciples n'ont pas songé un seul instant à écrire un « commentaire » des livres de l'Écriture ; encore moins une « introduction » au texte inspiré. Cela d'autres l'ont déjà dit¹. Mais personne jusqu'à ce jour n'a creusé l'aspect positif de la question, ni essayé de nous camper un saint Bernard face à la Bible sans réticences et sans voile. Au contraire le P. Dumontier pousse aussi loin que possible l'analyse des sentiments, de l'attitude de saint Bernard vis-à-vis des livres saints. Textes en main, il nous initie à la manière, à la méthode, aux procédés du saint Docteur. Non seulement nous comprenons le pourquoi et le comment d'une utilisation, sur une échelle aussi vaste, des paroles du texte saint, mais encore nous en saisissons l'aspect pratique et les avantages. Convaincu, le P. Dumontier se fait convaincant. Sans jeter l'ombre d'un discrédit sur cette science de la Bible, à laquelle tend toute exégèse, rationnelle ou spirituelle, il nous rappelle qu'il est un *goût*, une sagesse des Écritures qu'il ne faut pas dédaigner, si l'on veut, comme saint Bernard et ses disciples du moyen âge, pénétrer dans les arcanes de la divine contemplation, ou rencontrer, tout simplement, dans un cœur à cœur prolongé, le Dieu Vivant.

D'un sujet d'histoire — Saint Bernard et la Bible — l'auteur a su faire, je crois, un sujet d'actualité. Pour se projeter dans le temps, son étude ne peut qu'aider à l'intelligence du problème du jour : La Bible et nous. Combien, en fermant le livre, se sentiront les idées plus claires et surtout l'âme plus chaude pour le contact quotidien avec la Parole de Vie !

Ce livre vient à son heure. Il est, du reste, attendu². Par une heureuse coïncidence, il sort de presse à la veille des fêtes du VIII^e Centenaire de la mort de saint Bernard. Le lecteur en saura gré à la Maison Desclée de Brouwer.

Saint-André lez Bruges.

J.-M. Déchanet, O.S.B.

1. Par ex. : J. LECLERCQ, *Saint Bernard et l'Écriture sainte*, dans *Saint Bernard mystique*, Paris, 1948, pp. 483-489.

2. Cf. *L'Ami du Clergé*, 1951, p. 606.

RÉFÉRENCES

1^o. *A l'Écriture sainte.*

Saint Bernard et ses disciples ne connaissant que la Vulgate, — exceptionnellement, Guillaume de Saint-Thierry et quelques autres citent d'après les LXX — toutes les citations scripturaires renvoient à cette édition.

Pour la même raison, c'est d'après la Vulgate qu'on traduit les textes des vieux auteurs inspirés de l'Écriture.

2^o. *Aux œuvres de Saint Bernard et de ses disciples.*

Parmi les œuvres de saint Bernard, il faut distinguer : A. les *Sermons*, B. les *Traité*s et les *Lettres*.

A. Signalons une fois pour toutes que les *Sermons* figurent au t. CLXXXIII de la Patrologie de Migne. On se contente d'indiquer en note : le titre du sermon, son n. éventuel, le paragraphe et la colonne de Migne ; ex. : *De Div.*, XXXIV, 1, 631A = 34^e *Sermon* « *Sur divers sujets* », n. 1, P. L., CLXXXIII, col. 631A ; *In Cant.*, LXXX, 1, 1166B = 80^e *Sermon sur le Cantique des Cantiques*, n. 1, P. L., CLXXXIII, col. 1166B.

B. Les *Lettres* et les *Traité*s sont à chercher au t. CLXXXII. On utilise les abréviations suivantes :

Apol. : Apologia ad Guillelmum, Sti Theoderici abbatem.

Ad Mil. : De laude novae militiae ad milites Templi.

De Bapt. : Ad Hugonem de S^{to} Victore, epistola seu tractatus de Baptismo, aliisque quaestionibus ab ipso propositis.

De Cons. : De Consideratione, libri quinque, ad Eugenium Papam Tertium.

De Conv. : De conversione ad clericos sermo.

De Dil. : De diligendo Deo, liber seu tractatus.

De Err. : De erroribus Abaelardi (*al.* Contra quaedam capitula errorum Abaelardi, epistola CXV ; seu tractatus ad Innocentium II Pontificem).

De Grad. : De gradibus humilitatis et superbiae tractatus.

De Grat. : De gratia et libero arbitrio tractatus.

De Mor. : De moribus et officio episcoporum tractatus.

De Praec. : De praecepto et dispensatione liber.

Ep. : Epistolae.

Comme pour les *Sermons*, le chiffre romain indique le chapitre (éventuellement le livre), les autres chiffres le paragraphe et la colonne du t. CLXXXII, de la Patrologie de Migne.

Les œuvres des disciples de saint Bernard figurent principalement aux t. CLXXX, CLXXXIV et CLXXXV de Migne. Pour chaque référence aux œuvres de ces auteurs, le tome est indiqué.

INTRODUCTION

Le procès des vieux Auteurs

Ardens et lucens.

(Joan., V, 35).

L'épigraphe *ardens et lucens* signifie que, pour ces vieux auteurs, Amour mène à Lumière, et non l'inverse, si ce n'est par d'innombrables détours et lenteurs, qu'Amour surpasse et remplace Lumière, car l'Amour lui-même est Lumière. Elle se justifiera page après page au long de cet essai. Elle ne se dévoilera qu'au terme en plénitude.

Si l'on veut pour un usage immédiat et une orientation plus précise, un texte également évocateur et signé d'un auguste nom, voici une phrase récente de Sa Sainteté Pie XII à propos d'Écriture Sainte : « Il faut absolument que l'exégète se fasse une âme d'oriental et revive en esprit dans ces temps reculés. » Elle est tirée de l'Encyclique *Divino afflante Spiritu*¹ où, pour la joie de la Science et de la Piété, soufflent en effet avec une ampleur infiniment apaisante les larges brises de l'Esprit Divin. Elle exprime une vérité tellement simple et naturelle que, si l'on ne savait les étroitesse et les paresse d'esprit qu'elle veut bousculer, on la croirait naïve. Elle caractérise en deux mots le début et la fin de la révolution intellectuelle — évolution paraît trop faible — qu'elle réclame : un départ sans réticence et sans reprise, sous le signe de la nécessité stricte. « Il faut absolument » une arrivée en pays exotique et anachronique, où l'on se voit si parfaitement perdu et retrouvé, qu'on y arbore dorénavant « une âme d'oriental », qu'on y vit à l'aise « en des temps reculés. »

Que l'on y remplace « exégète » par « lecteur » : elle s'applique cette phrase en y atténuant à peine un mot, à l'étude des auteurs spirituels cisterciens du XII^e siècle. Pour les bien comprendre, car leur œuvre le mérite, qui représente un des sommets de la pensée et de l'amour humain dans leur élan vers Dieu ; pour

1. *Omnino oportet mente quasi redeat interpres ad remota illa Orientis saecula, Acta S. Sedis, 20 oct. 1943, pp. 314-315. Se rappeler aussi la remarque profonde : « Spirituellement, nous sommes des Sémites », de S. S. Pie XI à un groupe de pèlerins belges, le 6 sept. 1938 (cf. *Documentation catholique*, 1938, p. 1460).*

simplement les lire avec fruit, car leurs nourritures offertes égalent les plus succulentes, il faut, non moins *absolument*, toutes amarres larguées qui nous retiennent aux rivages familiers des procédés de pensée traditionnels — d'une tradition plusieurs fois séculaire — nous lancer comme à l'aventure dans l'exotisme et l'anachronisme, et nous façonner une âme contemporaine de *ces temps reculés*.

Cette âme sera presque — et c'est l'atténuation légère annoncée — *une âme orientale*. Au XII^e siècle, l'Occident est encore à cent ans de sa vraie naissance. La scolastique lui donnera le jour. Il grandira vite, et grandiront avec lui, encore ordonnés au début par la foi, le culte de la raison, le goût des idées claires. Assez tôt, ne cessant point de « distinguer » il cessera d'« unir ». Et l'on verra au cours des âges, l'exégèse se séparer de la théologie ; la morale, du dogme ; la politique, de la morale ; la philosophie faire bande à part et de servante devenir maîtresse ; l'esprit laïc entamer une carrière qui le mènera loin. De son mieux, la spiritualité évoluera parmi ces éparpillements successifs de disciplines qu'elle tenait toutes jusqu'ici groupées en son pouvoir et couronnait avec splendeur. Elle connaîtra, elle aussi, les divisions, les méthodes variées à l'infini, les abandons : ici, de la liturgie, là, de l'Écriture ; prouvant après tout l'inépuisable faculté d'adaptation de la grâce et la condescendance du Christ envers tout appel sincère de l'âme humaine. Jusqu'aux jours — les nôtres — où, lasse de raison et de science, de cloisons étanches et de diversité, cette âme ne rêvera plus que d'unité et de retour¹.

Mais au XII^e siècle, s'il s'agit déjà dans les flancs de la chrétienté, l'Occident n'est pas encore né. Les influences germaniques et romaines peuvent bien s'affronter sur le terrain politique, juridique et social ; les institutions de l'Église, maintenir les cadres hérités de la Rome impériale : la pensée religieuse demeure orientale. L'Orient domine et par la Bible et par les Pères.

Ceux-ci forment, il est vrai, deux familles : Pères latins et Pères grecs. Mais pour ne parler que des quatre grands Docteurs latins : Saint Ambroise multiplie parmi d'autres les citations de Philon et de Plotin² ; en saint Jérôme l'helléniste et l'hébraïsant valent

1. Rapprocher ces réflexions du P. CONGAR, O. P. : le monde moderne « a commencé dans le dernier tiers du XII^e siècle, ...mais n'est pas encore terminé ». Saint Thomas, « ce génie chrétien, a été providentiellement placé à la charnière du monde ancien, sacré et monastique — mais aussi féodal — qui finissait, et du monde moderne scientifique et positif ». *Qu'est-ce qu'un laïc ?* dans *Vie Spir.*, 1950, suppl., pp. 388 et 391.

2. M. P. COURCELLE, en plusieurs de ses travaux, démontre la dépendance parfois textuelle du saint Ambroise vis-à-vis de Plotin et se demande si les sermons du grand Docteur, entendus à Milan par saint Augustin, n'orientèrent point à leur tour ce dernier vers la philosophie néoplatonicienne. Voir en particulier P. COURCELLE, *Plotin et saint Ambroise*, dans *Revue de Philologie et d'Histoire ancienne*, t. XXIV,

presque le latiniste ; saint Augustin avoue, tout en les assaisonnant de textes sacrés, ses nourritures néo-platoniciennes ; et l'ayant reçue de l'Orient, saint Grégoire le Grand transmet à saint Bernard la formule féconde : *amor ipse notitia est*¹, que sous la variante : *amor ipse intellectus est*, Guillaume de Saint-Thierry va conduire à une singulière fortune. Les Pères latins se distinguent des Pères grecs ; mais leurs procédés de pensée diffèrent à peine et l'expression *âge* ou *ère patristique* recouvre également et sans difficulté les uns et les autres. Elle recouvre également toute une série de traductions, de commentaires, d'adaptations, grâce à quoi les Pères grecs les plus représentatifs de la pensée orientale passèrent dans l'Église latine et alimentèrent l'avidité piétée des clercs et des moines. Au XII^e siècle, ou combattue ou aimée, leur influence se fait partout reconnaissable ; plus qu'ailleurs, chez les Cisterciens, disciples accueillis et « réemployés » de génie. Très tôt pourvu, Dieu le voulant, d'une spiritualité bien personnelle, un saint Bernard les assimilera, comme aussi les Pères latins, en les transformant en sa propre substance. Mais c'est leur ardente pensée qui, en majeure partie, sustente le Docteur cistercien de l'Amour. Un Guillaume de Saint-Thierry leur empruntera le meilleur de lui-même. Moins puisamment original, il les laisse en ses œuvres plus visiblement disparaître. Il se croira même obligé à des prudences d'écriture, pour ne point trop afficher ses sources et se garer de la critique.

Mais c'est la Bible incomparablement, la Bible-Maîtresse qui verse à pleins bords les breuvages d'Orient aux intelligences du XII^e siècle. Oh ! bien sûr, la contenu des Écritures transcende temps et lieux. Cependant la Bible en sa formulation relève d'une époque, d'une contrée, d'une langue (y compris le grec biblique, pensé par des araméens), toutes très orientales. Lue et relue sans cesse, depuis les écoles où elle formait la base de tout enseignement, jusqu'aux cloîtres où la règle l'imposait comme assise de la *lectio divina*, sa « ruminatio » perpétuelle, — on reconnaît le mot de saint Bernard², — devait imposer aux esprits, aux tours de pensée, au style, pas seulement aux âmes, une orientation, une activité, une allure bien particulières. On y retrouverait des échos très prononcés de l'Orient et de ses structures intellectuelles. On les y retrouverait, parfois en parallèle, parfois déjà en conflit, mais toujours triomphants, avec cette autre discipline d'esprit avide d'indépendance et de domination, qui, en marche depuis Aristote, finira un siècle plus tard, la scolastique aidant,

1950, fasc. I, pp. 29-56, et son livre *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris, 1950.

1. S. BERNARD, *De div.*, XXIX, 1 ; 620B.

2. *In fest. SS. Petri et Pauli.*, II, 2 ; 409B ; cf. it. GUILLAUME DE S. T., *Epist. ad fratres de monte Dei*, I, 1, 31 et 33 ; P. L., CLXXXIV, 327D et 329B.

par imposer sa présence d'abord, puis sa loi, et créera l'Occident raisonnable et bientôt raisonneur. Nous lui appartenons de tout notre être.

Pliés depuis l'enfance à cette discipline, maintenus sous son joug par toutes nos lectures, en sa dépendance étroite dans toutes nos réflexions et études personnelles, il nous est devenu difficile et pour quelques-uns même impossible, de nous intéresser à des œuvres conçues sous un autre climat de pensée, voire même de les comprendre. Faut-il avouer que cette difficulté, que cette impossibilité saisit et paralyse des lecteurs même de saint Bernard, le plus moderne pourtant de ces ancêtres.

Et voici qu'on nous invite à « vivre en esprit en ces temps reculés », où des travaux s'élaboraient en tous domaines, où des spiritualités fleurissaient et surtout fructifiaient, mais habillés d'une forme littéraire aux tournures exotiques, sous-tendus par une spéculation aux démarches étranges.

L'acclimation, à première vue, paraît bien malaisée. Il s'agit, pour notre esprit, de s'imposer un véritable *dépaysement*. Dépaysement, disons-nous, mot très fort et gros de multiples adieux. Ce n'est pas seulement incursion rapide en des parages dont, pour en corser ses propres vues, on veut, non parfois sans effort, arracher quelque inédite dépouille. Ce n'est pas excursion en des contrées où, pour élargir ses horizons habituels, on s'enchanterait en passant à contempler de rares paysages. Dépaysement, c'est renonciation aux traditionnelles manières de voir, de penser et d'écrire. C'est ferme volonté d'adaptation et d'adoption devant les us et coutumes d'un autre monde, d'un monde à peu près inconnu et parfois même, au début, rebutant. En veut-on l'énumération? Vocabulaire imprécis, aux mots flous, perpétuellement balancés entre deux ou trois sens plausibles; — allégorisme candide; — étymologies inexorablement résolues à remplacer la définition, mais ces étymologies, autre source de gêne, quelles fantaisistes! surtout pour les noms propres; — définitions ici ou là fermement promises et jamais accordées, ou alors incomplètes, et toujours insensibles aux traits du genre prochain et de la différence spécifique, dispersant parfois leurs éléments, *membra disjecta*, au long d'un traité, d'une œuvre entière comme la définition de l'humilité dans saint Bernard; remplacées souvent par des descriptions peut-être intéressantes, mais inopportunes, mais inconsistantes, mais ouvertes à tous les vents, y compris ceux du lyrisme, et de la poésie; — logique aux exigences modiques, satisfaite d'un rien: de simples voisinages de mots, d'assonances verbales, jugés suffisants pour susciter et légitimer les idées, les transformer en preuves dites péremptives, les grouper, les organiser, par association, d'ailleurs, plutôt que par liaison bien rationnelle, et cela, non pas seulement au cours d'un simple

alinéa, mais tout au long, par exemple, d'un sermon; logique, en revanche, amie en ses meilleurs jours, d'une espèce de tripartisme compliqué, aussi étrange qu'elle, où mots et phrases, généralement trois par trois, et pour trois étapes successives s'engrènent dans les casiers d'un tableau qui prétend ainsi encadrer solidement la vérité et la rendre plus visible; — procédés de pensée disposés pour tout concevoir et pour tout dire à la fois, créant à cet effet un style obscur, enchevêtré, aux infinies nuances, plein de sous-entendus, enveloppé de résonances, d'évocations perceptibles, dirait-on, aux seuls initiés, non seulement chez un Guillaume de Saint-Thierry, prince du genre, mais même chez un saint Bernard, si aisé en apparence et si clair, mais si chargé à la fois de mystère, que ses plus accoutumés lecteurs y découvrent sans cesse des splendeurs cachées: style bien éloigné du nôtre, où tout se décante et se simplifie, s'aligne, se suit et se déduit, s'emboîte et s'articule conformément aux lois de la plus aristotélicienne géométrie; — composition broussailleuse, compacte, mal ou point équilibrée; — divisions, comme souvent chez saint Bernard, annoncées et aussitôt oubliées, trop heureux si l'on nous prévient, comme Guillaume de Saint-Thierry, qu'on va faire tours et détours et qu'on s'arrêtera de-ci de-là pour admirer les beautés de la route; ... *curramus ... praefixa tamen conditione, ut, alicubi interdum pulchritudo viae curiosiores nos habuerit inspectores, non offendat conviantem*¹, alors que la logique nous habitua, nous autres, à marcher droit au but, par les voies les plus rapides; — langue... mais n'est-ce pas du latin? non, c'est de la Bible, ce qui n'est point pour éclaircir l'affaire: de la Bible, non pas citée, mais parlée, mais tombée au surplus en des mains parfaitement oubliées qu'on n'y doit changer le moindre iota, et qui la pliant, cette parole sacrée, aux caprices d'une pensée humaine, lui font dire, hélas! modifiant à leur gré et sa forme et parfois son fond, tout ce à quoi, au grand jamais, Dieu certainement ne pensa; langue biblique jouée en perfection, c'est vrai, par un saint Bernard, virtuose unique en ce genre, mais par d'autres, peu nombreux, c'est encore vrai, un peu bien maltraitée: stoppages mal faits, raccords trop visibles au point d'insertion du verbe révélé dans leurs phrases d'hommes, ou maladresses et naïvetés, ou excès d'adresse, au contraire, tournant à la jonglerie et à l'inutile complexité.

Comment voulez-vous qu'un lecteur moderne y résiste? Très vite une pesante lassitude l'envahit et le livre, demi-vaincu, à la tentation bien compréhensible après tout, de rompre là fréquentations si décevantes.

1. *Exp. sup. Cant. Cant.*, P. L., CLXXX, 477B.

* * *

Serait-il après tout sans excuses? Car enfin, raisonnons à tête froide et parlons franc. Ces vieux auteurs, par quelles voies espèrent-ils forcer notre bienveillance? Auxquelles de nos facultés s'adressent-ils? A la sensibilité, à l'imagination, à l'intuition. Trois facultés en nous à tout le moins peu entraînées, contre lesquelles notre formation intellectuelle, depuis l'enfance, nous met soigneusement en garde. Trois facultés que l'on peut, qu'il faut parfois tolérer, mais sous la surveillance et le contrôle de la raison. Nous, hommes d'Occident, nous croyons fermement que ces trois facultés sont instruments de seconde zone; que l'intellect l'emporte sur le sentiment, le chiffre sur l'image et le discursif sur l'intuitif. A Platon, nous préférons Aristote. S'il nous arrive parfois de néo-platoniser (car platoniser, on n'en parle même plus) pour les besoins du recours aux sources, nous le faisons avec prudence et sans déposer le harnais scolastique; et nous nous attarderions plus volontiers en Descartes qu'en Pascal.

D'un mot, ces vieux auteurs nous laissent insatisfaits: nos aspirations comme nos âmes, relèvent d'un idéal d'essence bien supérieure. Ils ignorent encore, on ne le voit que trop, la seule vraie définition de l'homme: un animal raisonnable. Ils ne parlent point à notre raison: grief irrémédiable, ou du moins péché réservé de très spéciale façon. Ils nous étioient l'intellect et l'atrophient. Lorsque nous les lisons, tout un lot, le plus distingué, le plus noble, de nos catégories mentales demeure inemployé. Notre meule analytique ne rencontre en leurs pages, rien à moudre: aucun froment solide à réduire en la nourrissante farine des éléments premiers et constitutifs de son être; et voici, par retour, obligé à l'inaction notre appareil de synthèse. Notre mécanique déductive plonge en vain, dans cette matière amorphe, rebelle aux prises, les branches subtiles si savamment articulées de ses syllogismes: les notions s'y chevauchent et compénètrent, majeures et mineures s'interchangent à volonté, rien par suite d'assez consistant et donc de saisissable, pour alimenter notre machine à induire, fournisseuse attitrée, en nos jeux spéculatifs, de vérités universelles et de rapports essentiels. Notre intellect agent ne trouvant rien à abstraire, ne peut fournir aucune espèce imprimée à l'intellect patient et le rend par là même incapable de prononcer sa parole intérieure: le concept, l'espèce imprimée; d'où, point d'abstraction, point de généralisation possibles. Tout chôme en nous, par la grâce des vieux auteurs, de ce qui nous fait vraiment hommes.

En voilà, certes, assez pour nous permettre de passer à l'offensive et de formuler contre ces ancêtres impossibles les deux

graves accusations que voici: D'abord, ils refusent la science du général et vont, heureux de la complicité de saint Paul, jusqu'à poursuivre de leurs sarcasmes amers ce qu'ils appellent l'enflure de ses adeptes; ils osent même ironiser « les artifices et les arguties » d'Aristote¹. Ne semblent-ils pas, en revanche, vouloir nous offrir une utopique science du particulier et prétendre sur cette science de rêve, échafauder toutes les connaissances, jusqu'aux plus hautes? Il est vrai que, pour eux, ce particulier est Dieu et que cette science, ils la nomment sagesse... Mais il est bien difficile de les suivre jusque-là et nous restons sur un malaise. Puis, deuxième accusation, conséquence logique de la première et plus grave qu'elle, leur prétendue science n'est pas enseignable, non pas seulement parce que, seule, la science du général possède ce caractère, mais à cause de sa forme et de son fond dans leurs écrits. Celle-là, par son dédain de la logique rationnelle, des principes et des définitions, se prive des éléments premiers et indispensables de toute pédagogie bien née. Celui-ci se réduit, en fin de compte, à une expérience personnelle et donc incommunicable scientifiquement et socialement, impossible à exprimer que d'une manière symbolique ou descriptive. Comme autrefois saint Augustin, saint Bernard nous livre son expérience. Ses disciples, et, dans la suite des âges, les autres mystiques, nous livrent eux aussi, leurs propres expériences. A chacun de nous de choisir parmi eux celui qui lui convient: à expériences et confidences personnelles, choix et utilisations personnelles. Or, ce que nous demandons aux vieux auteurs, c'est davantage; c'est une théorie claire et fortement cohérente de la spiritualité. Ne pouvant l'attendre d'eux, ce n'est plus seulement un malaise, c'est un refus formel qu'ils déclanchent en nous. Voyez, en revanche, en face d'eux, un saint Thomas d'Aquin: scientifique d'abord, il fait abstraction de son expérience personnelle pour expliquer les diverses expériences mystiques; il en analyse et définit les principaux éléments, les stades successifs; chaque vertu se voit préciser par son objet spécifique et strictement cantonner dans son domaine propre; comme sur des planches anatomiques soignées, les différents appareils: nerveux, circulatoire, etc., exposent au simple coup d'œil et sans confusion possible leurs silhouettes caractéristiques et jusqu'aux plus petits détails de leur structure, ainsi, véritables planches anatomiques de l'homme spirituel, apparaissent en la scolastique, aussi rigidement agencés, aussi minutieusement détaillés, le système des vertus et celui des dons, l'appareil des voies ascétiques et celui des voies mysti-

1. Et même de Platon: S. BERNARD, *In fest. Pent.*, III, 5, 332A; *In fest. SS. Petri et Pauli*, I, 3, 407A; *In Cant.*, XLI, 1, 985A-B; GILBERT DE HOILAND, *Epist. ad Adam*, 4, P. L., CLXXXIV, 293A; GUILLAUME DE S. T. en donne la raison profonde: *De Nat. Amor.*, XIV, 41; *ibid.*, 404C-D.

ques, l'ordre de la nature et celui de la grâce : voilà l'irréprochable et seule vraie méthode, celle qu'il faut préférer et que nous adoptons.

Avant de répondre bientôt à ces deux accusations notables, voici, puisqu'aussi bien nous nous sommes engagés à la franchise, ce qu'à leur sujet, dès maintenant on pourrait dire : d'abord et tout au fond, elles expriment l'une et l'autre cette humeur chagrine et parfois inconsciente, issue en nous de tout aveu d'infériorité ou d'impuissance. Ces vieux auteurs, en réalité, nous essouffent, nous dépassent et nous font honte. Nous voulons bien les lire : de sérieuses raisons nous y poussent : ils sont nôtres et nous sentons bien qu'à ce titre leur œuvre, à travers les siècles, nous vise. Écrite, par des saints pour en façonner d'autres, celle-ci, nous le savons, n'a rien perdu de son efficacité ; nous devinons sa plénitude et que la grâce encore l'habite, aspirant à nous accueillir ; sa psychologie prodiguée en de fines et profondes réflexions, en des portraits si fouillés ; ses citations profanes jointes aux textes scripturaires, nous révèlent un humanisme compréhensif et, pour nous, élargissant ; et le style dont il se pare y ajoute un charme aussi varié que les auteurs eux-mêmes ; car il cultive, quoi qu'on en dise, toutes les ressources de ce « bien écrire », auquel, ayant tout quitté, ils ne renoncèrent jamais¹.

Or, bien vite, leur lecture nous lasse : nous ne nous sentons plus adaptés, semble-t-il. Dans la lettre dédicace de l'un de ses plus puissants et plus religieux chefs-d'œuvre², Beethoven écrivait de sa musique : « sortie du cœur, qu'elle aille au cœur ». Sorties du cœur de nos vieux écrivains, leurs harmonies spirituelles vont droit au cœur. Mais ce qui en nous les reçoit et les déchiffre, c'est l'intelligence raisonneuse, et celle-ci perd le souffle à vouloir suivre un mouvement qui n'est point fait pour elle. Perdant en même temps le contact, elle se croit jouée et s'écarte, déçue, alors qu'elle n'est, faute d'entraînement, que distancée. S'éloignant, elle se prive d'une nourriture, d'un accroissement, d'un « transcendance » que, manquant de commune mesure, elle ne peut même pas évaluer. Elle le pressent néanmoins : on lui offrirait, passée en amour, de franchir la porte inaccessible, d'entendre les mots secrets, intraduisibles en cette langue raisonnable, la sienne, mais perçus et compris et redits par l'amour. Elle demeure avec sa courte honte sur le seuil, un brin désarmée, rougissant au surplus de devoir ajouter aux autres un nouvel aveu, le plus humiliant et le plus troublant : d'ignorance de la Bible, source lointaine et toujours présente de la chaleur et de

l'onction de ce message d'amour qu'elle ne sait pas lire. C'est seulement après, que, se resaisissant et raisonnant, comme c'est sa fonction, elle se persuade, en forme désinvolte, que le jeu n'en valait pas la mise et que nous ne risquons pas grand'chose à planter là ces vieux auteurs décidément passés de mode.

Geste dénué d'élégance : il est bien peu poli de refuser la conversation, ou de ne la vouloir que superficielle avec des personnages qui ont tant à nous apprendre ; geste pour nous peu honorable : il souligne de notre part une véritable défaite, alors qu'un peu plus de courage et de persévérance nous eût rendus dignes de tels interlocuteurs : il nous confine et nous confirme dans une solution de paresse sans gloire et sans profit ; geste surtout regrettable : à cause justement de ce manque à gagner : connaître plusieurs langues, a-t-on dit, c'est se faire plusieurs âmes, développer d'autant ses facultés, s'élargir en de nombreux domaines : philosophie, art, littérature et le reste ; connaître plusieurs chemins pour aller à Dieu, multiplier les moyens de l'aimer et de le saisir est bien plus précieux encore et s'impose à l'âme qui le cherche en vérité : c'est à quoi l'on renonce en renonçant à fréquenter les vieux auteurs. Et c'est à quoi précisément l'on voudrait ramener le lecteur hésitant ou défaillant.

Mais à quoi bon, rétorque peut-être celui-ci. Pourquoi ce retour en arrière ? « en ces temps reculés » et si largement dépassés ? Ce recul apparent, correspond, semble-t-il, à un besoin présent. Cette guerre perpétrée et achevée parmi d'indicibles massacres et des épouvantes variées, achève de détourner les meilleurs esprits des doctrines matérialistes qui la rendirent possible, en mesurèrent froidement l'horreur et tentèrent d'en légitimer les réussites monstrueuses. Positivismes, scientismes, rationalismes ne leur offrent plus que des abris précaires. Les existentialismes païens ne peuvent satisfaire, en les désespérant, que des intelligences fermées à l'humilité, prisonnières de leurs préjugés dialectiques ou aveuglées par quelque passion. Nos contemporains de bonne volonté, depuis longtemps dégoûtés du « Dieu des braves gens » et de ses succédanés, en ont, de plus, visiblement assez du « Dieu des philosophes ». A grands cris impatients, ils appellent *le Dieu vivant*. Ils réclament, non pas ce Dieu trouvé au bout d'un système de preuves, mais un Dieu qui parle au cœur. L'absurde ne les effraie plus. Ils estiment, au contraire, infiniment désirable ce rapprochement, ce voisinage, cette compénétration, hier encore niés et moqués, de la terre et du ciel. Déçus et meurtris par les événements et par les hommes, à bout d'espoir et de résistance, ils cherchent des paroles vraies et des promesses fermes, une présence fidèle ; un Être réel en qui saisir cette vérité et ce bonheur jamais rencontrés en ce monde ; un Dieu, non pas écrasant et distant, mais senti en soi comme un amour qui gonfle le cœur

1. É. GILSON, *La théologie mystique de saint Bernard*, Paris, 1934, pp. 81-82.

2. La *Missa solemnis* dédiée à l'archiduc Rodolphe, son ami et ancien élève, cardinal-évêque d'Olmütz.

et soulève la poitrine ; un Être divin dont l'amour appelle et suscite l'amour, un Dieu personnel à qui l'on puisse dire qu'on l'aime comme on aime les êtres chéris de la terre, mais beaucoup plus ; et qui réponde à notre tendresse par une tendresse pareille, mais qu'on sente infinie ; instituant entre sa misérable créature et Lui ce dialogue inouï tout à la fois et si naturel, dont rêverent philosophie et religion, depuis qu'il est des hommes qui pensent et qui aiment. De ces âmes assoiffées de Dieu, confidences particulières, enquêtes de spécialistes, articles de revues, brochures et livres nous apportent chaque jour des témoignages bouleversants.

Comment étancher leur soif ? En les ramenant aux sources essentielles : la Bible et les Pères. C'est là que se cache le Dieu vivant. Pascal ne l'affirme-t-il pas : « L'unique objet de l'Écriture est la charité »¹ ; cette charité qui est Dieu ? Et les Pères dont la théologie n'est qu'un grandiose commentaire de la Bible « depuis Hippolyte de Rome, précise-t-on, jusqu'à Bernard de Clairvaux »² n'affichent qu'un unique dessein : ouvrir au plus large l'âme chrétienne et l'inonder de cette charité.

Animés d'un amour égal pour la Bible, héritiers de la tradition patristique, nos auteurs du XII^e siècle, nous transmettent l'une et l'autre en les ornant d'un charme inédit. Solidement assis, car le temps des grandes hérésies est bien passé, dans une sécurité doctrinale à peine émue de temps à autre par les querelles, surtout d'écoles qui déclanchent vite les répliques du Magistère de l'Église ; conducteurs et docteurs d'âmes neuves, bien décrassées maintenant des rudesses de la féodalité primitive, policées, affinées par la chevalerie encore en sa fleur, un chef de file prestigieux les conduit eux-mêmes, qui les guide sans les entraver, les inspire tous plus ou moins sans affaiblir leur personnalité³ ; un chef à l'envergure immense, couvrant tout son siècle et bien davantage, puisqu'on a pu le nommer le dernier des Pères, et l'égal en vérité, aux premiers d'entre eux⁴ tout en saluant en lui « ce saint dans lequel l'antiquité revêt si soudainement une forme moderne »⁵ : Saint Bernard de Clairvaux. La liqueur puisée à ces deux sources, il leur apprend à la verser dans un cristal retaillé qui semble en rajeunir la limpidité et la fraîcheur ; à l'offrir avec des allures

1. *Pensées*, éd. Brunshwieg, n. 670. On commence à comprendre cette nécessité de donner la Bible aux hommes : les éditions savantes et populaires s'en multiplient. De la paroisse de M. l'abbé Michonneau au séminaire de Lisieux, l'ardeur à l'étudier, à la prêcher, se renouvelle.

2. J. DANIELOU, *Les orientations présentes de la pensée religieuse*, dans *Études*, 1946, p. 9.

3. A. WILMART, *L'instigateur du Speculum Caritatis d'Aelred, abbé de Rievaulx, dans Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XIV, 1933, p. 369.

4. *Ultimus inter Patres, sed primis certe non impar*, MABILLON, *Sti Bernardi Opera omnia, Praefatio generalis*, II, 23 ; P. L., CLXXXII, 25-26.

5. P. FABER, *Progrès de l'âme*, trad. P. de Bernhardt, 9^e édit., Paris, 1873, p. 447.

un peu moins archaïques, avec des gestes qui rejoignent si heureusement les requêtes actuelles et si exactement y répondent, que cette rencontre par-dessus les siècles ne peut apparaître que providentielle.

Tout est toujours providentiel. Providentielle au XIII^e siècle, la scolastique, pour baptiser et annexer un aristotélisme « mahométisé » par les Arabes, et d'autant plus dangereux. Devenu chrétien, il va engendrer une élite d'esprits qui porteront la raison humaine à des sommets jamais encore atteints. Providentiels, au XX^e siècle, ce besoin de contact direct avec la vie, et cette relation ni tout échange avec le pays des essences et de l'intellect, s'installe délibérément dans le monde des hommes vivants, sous le signe, non plus de l'intelligible mais de la valeur en pleine action, en plein drame, parmi « les jeux de l'Enfer et du Ciel », de l'amour et de la haine.

Or, cette nécessaire et providentielle intrusion de la scolastique obligea de dissimuler, de laisser inemployées toute une part des richesses accumulées par les siècles précédents et jugées par elle inadaptables ou inutiles à ses desseins. La bonne Providence nous les offre à nouveau, intacts et toujours efficaces. Ce monde des vivants, un saint Bernard, pendant un tiers de siècle, l'assuma corps et âme : ses œuvres lui parlent et ce monde, en même temps, avec un accent pathétique, s'exprime par elles.

Le drame de ce monde, de ces corps et de ces âmes : « la transgression de la loi par l'homme et sa lamentable histoire, *humanae transgressionis historia miserabilis*¹ », il le vécut à plein et toutes ses phrases en frémissent. Bien et mal, sous la forme anges et démons qui lui est si particulière, chute et relèvement, péchés et vertus, se heurtent tragiquement en ses pages. Mais l'amour y triomphe, apaise toutes angoisses, console toutes misères, résout tous problèmes, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Éclaircies, en effet, les quelques obscurités du style et des tournures de pensée, afin de n'en laisser dans l'ombre aucune nuance et de ne rien perdre d'un tel message, écartées quelques pages décidément vieilles, l'on s'aperçoit que saint Bernard — et ses disciples partagent plus ou moins avec lui cette fortune — reste d'une actualité souvent déconcertante. On croyait en commençant « vivre en des temps reculés » et l'on se trouve à niveau et au mieux avec ces contemporains huit fois centenaires. Nos problèmes et nos angoisses, nos dépouillements et nos espérances sont les leurs : tout cela, chez eux, plus consciemment volontaire et plus profond ; chez nous, plus passif, davantage provoqué par les événements extérieurs, moins sincère et moins pur, moins viril.

1. *In Sept.*, I, 5, 166B.

Mais qu'importe? si entre eux et nous les cœurs battent à l'unisson : leur flamme peut échauffer nos tiédeurs, leur spontanéité balayer nos calculs et nos sénilités reverdiront à leur jeunesse.

* * *

Comment donc arriver jusqu'à eux? Et voici posée la question de méthode avec, auparavant, l'obligation de réfuter les deux graves objections réservées plus haut : dédain des vieux auteurs pour la science en général, au profit d'une pseudo-science du particulier; inaptitude essentielle de cette dernière à devenir objet d'enseignement.

Une réponse unique les écarterait aisément toutes deux à la fois : les vieux auteurs, ils le disent assez souvent, évoluent sur le plan de la sagesse et non sur le plan de la science. Cela semblerait esquiver la difficulté. On ne rétorquera pourtant, ce qui serait facile, ni les limites et les inconvénients de la science du général, ni la possibilité et la légitimité de la science du particulier. Ces problèmes, tranchés à l'avantage de cette dernière, ont reçu de nos jours, des solutions que nul ne doit plus ignorer et qui justifient amplement l'attitude des vieux auteurs.

C'est celle-ci, bien plutôt, qu'il convient de préciser. Parler, sans plus, de leur dédain, ou même simplement de leur manque de considération pour la science, ne rend pas compte de leur sentiment exact. Sans doute, la science orgueilleuse ou sophistique ou vénale, ils font plus que la dédaigner. Sous les sarcasmes dont ils poursuivent ses prestiges : mots à panaches, syllogismes pleins d'astuce, *phaleris verborum et versutiis syllogismorum*¹ perce une implacable aversion. Car la fausse science est dangereuse² elle n'est que curiosité et vanité³ et conduit fatalement à la ruine⁴. Incapable de saisir le « centuple » promis dès cette terre⁵, elle rassasie sans nourrir, gonfle sans restaurer, bourre sans fortifier, *implens non nutriens; inflans non aedificans; ingurgitans non confortans*⁶. A l'encontre de cette viande creuse, ou plutôt, dit saint Bernard, indigeste et mal cuite⁷, la bonne science, la science du salut, se présente comme le vrai pain de l'âme, tonique du cœur et source de sa force, *verus animae panis confirmans cor nostrum et roborans*⁸. Car elle est don du saint

1. *In Cant.*, XLI, 1, 985B; cf. *ibid.*, LVIII, 7, 1059B : *philosophorum ventosa loquacitas*...

2. *In Asc.*, IV, 4-5, 311A seq.

3. *In fest. Pent.*, III, 3, 331C.

4. *In Dom. I. Nov.*, IV, 2, 352B.

5. *De Conv.*, XIII, 25, 848A-B.

6. *In Cant.*, IX, 7, 818C.

7. *In Cant.*, XXXVI, 4, 969A.

8. *In Annunt.*, II, 4, 392A.

Esprit¹ surajouté à notre intelligence humaine. Grâce à ce surcroît, sa carrière ne connaît plus de limites. Il faut en lire au troisième sermon pour la veille de Noël² la vertigineuse montée et les étapes ardues : le départ au sein du jour ténébreux, où s'étouffe la tremblotante flamme de la raison, *diem tenebrosum... potius nos... lumen rationis... scintillulam*; la course hasardeuse au milieu des souffles adverses qui la veulent éteindre, *...in icu oculi poterit exsufflari... malignissimis et validissimis ventis expositi sumus*; le débouché parmi les saints vêtus de splendeur, pour jour des éternités à jamais conquises, tandis qu'en nous se lèvera, limpide à l'infini, le glorieux matin, *in splendoribus sanctorum in perpetuas aeternitates, cum inclaruerit illud serenissimum mane*.

Tant de poésie, des vues si grandioses ne manqueront pas d'indisposer ceux qui pour la science exigent de plus sévères atours. Qu'ils se contentent de relire le 36^e sermon sur le Cantique. Saint Bernard s'y défend de malmenier la science et la littérature, de mépriser les hommes de lettres et les savants; puis, en un passage célèbre, il peint, en quelques mots finement nuancés, et avec l'appui d'un poète païen, les faux et les vrais savants; les premiers, que poussent la vaine gloire, la curiosité pure, l'amour de l'argent; les autres, uniquement avides de trouver dans la science des moyens de se sanctifier et de sanctifier les autres. Après trois générations de disciples fidèles à cette doctrine, il est curieux de rejoindre le dernier d'entre eux, *Hélinand de Froidmont*, et son malicieux catalogue des prédicateurs de son temps; ceux, multitude nuisible, qui visent la bourse de l'auditeur, pour la vider; la langue, pour s'en faire louer; l'oreille pour la flatter, et qui ne valent rien; ceux enfin, le petit nombre, hélas! qui visent le cœur pour le toucher et l'emplir des vérités du salut³. On trouverait dans les œuvres de saint Bernard et de ses disciples bien d'autres passages, où le fond, et même la forme, témoigneraient de leur estime pour la science⁴; mais, en même temps, de leur désir de la maintenir à sa place : la seconde⁵.

Cette science, ils en diront tout le bien possible; cette place, ils l'orneront de toutes les fleurs de leur éloquence. Après quoi,

1. *In Fest. Pent.*, II, 6, 328D-329A.

2. *In Vig. Nat.*, III, 2, 95A seq.

3. *P. L.*, CXXII, 534C-D.

4. S. BERNARD, *In Cant.*, XXXVII, 2, 971C : la *scientia litterarum* orne l'âme et sert à instruire les autres; *ibid.*, XI, 2, 982C : la recherche de la vérité pour l'amour de la vérité est louable; *ibid.*, XLIX, 5, 1018B-C : science sans amour enfle; amour sans science perd sa route; *ibid.*, XXXVI, 3, 968C : la science sert à déterminer la recherche de ce qu'il importe le plus de connaître, soi-même et Dieu; *ibid.*, XX, 4, 863D, *ibid.*, XLIX, 5, 1018C; *In Dom. I. Nov.*, IV, 2, 352C : la science est nécessaire au zèle; dans *In Cant.*, VIII, 6, 813A : l'abeille porteuse de cire et de miel vient envelopper de poésie ces mêmes idées.

5. Pour Hélinand, si les sciences libérales, *liberales disciplinae*, ne se transforment en amour de Dieu, elles sont parfaitement inutiles : *utilitas nulla*. Voir ce que Guillaume dit des « études » dans *Epist.*, II, 2, 6, *P. L.*, CLXXXIV, 342C-D.

ils affirmeront avec l'intransigeance la plus véhémente que vient un moment où la science ne sert plus de rien et doit, si l'on veut monter plus haut dans la connaissance de Dieu, s'effacer devant l'amour¹, autrement dit, devant la science du particulier. Car l'amour est essentiellement tête à tête, côte à côte, cœur à cœur ; essentiellement ennemi de publicité et de généralisation. Il « ne peut donner que ce qu'il a », comme on dit, et ce qu'il a, ce qui est *sien*, et qu'il veut donner sans réserve, varie avec chaque individu et n'est point interchangeable. Les citations, les références précédentes et leur contexte l'ont déjà fait sentir, où se mêlaient nature et grâce, où les mots employés débordaient leur définition courante, où souvent la suite des idées défiait allégrement la logique conformiste. Mais pour le lecteur difficile, elles accusaient, par ces particularités mêmes, la force de la deuxième grosse objection : la science du particulier, admis qu'elle existe, ne se peut enseigner, ne se peut communiquer.

On enverrait volontiers ce lecteur aux statisticiens (ils doivent certainement exister), des réussites comparées entre mariages d'inclination et mariages de raison. Chiffres en mains, aucun doute pour nous, la balance pencherait en faveur des mariages d'amour, car, dit Lacordaire, « il est bien plus difficile de s'entendre par l'esprit que par le cœur »². Et Saint Thomas reconnaît que seul l'amour met les cœurs l'un dans l'autre pour une parfaite connaissance mutuelle et un parfait bonheur³. Ceux qui aiment, remarquait déjà saint Jean Chrysostome, connaissent mieux que les autres les gestes de ceux qu'ils aiment⁴. On pourrait aussi faire appel à certaines expériences dignes d'attention. A propos de la conférence de *Romano Guardini*, à la « Semaine des Intellectuels catholiques » d'avril 1948, un auteur de compte rendu écrivait ceci : « C'était moins un discours qu'une sorte de méditation faite à voix haute, reflétant visiblement une expérience personnelle, par laquelle chaque auditeur se sentait atteint pourtant au plus intime de sa conscience. »

Voilà un exemple de science du particulier, d'un particulier communiqué et atteignant son destinataire sans pourtant utiliser les lois du discours. Que d'autres on pourrait trouver. Mais on

1. S. BERNARD, *De laud. B. M. V.*, III, 4, 73A : compréhension de Dieu par la raison, mais compréhension de surcroît, *etiam*, par l'amour ; *De div.*, X, 3, 568C : c'est l'œil de la charité, non la vérité, qui guide jusqu'à Dieu ; *ibid.*, CXV, 740D : les ascensions du cœur ; GUILLAUME DE S. T., *De nat. Amor.*, VI, 15, P. L., CLXXIV, 390B : la charité est la vision de Dieu, ipsa est oculus quo videtur Deus ; *Epist.*, I, 14, 43, 336A ; II, 3, 23-25, 352C seq. : naissance et libération de la vraie raison, son insuffisance et son remplacement par l'amour ; voir aussi *Med.*, P. L., CLXXX, 245D ; *Exp. sup. Cant.*, *ibid.*, 500, etc. AELRED, *Spec. Car.*, I, P. L., CLXXXV, 505-506, 508A-B.

2. LACORDAIRE, *Pensées choisies*, t. II, p. 53.

3. I^o II^o, Q. 26, a. 1 ; Q. 28, a. 1 et 2.

4. Préface à ses commentaires de saint Paul.

dirait peut-être qu'une accumulation de cas privés ne suffit pas encore pour faire une loi ; une loi suppose un élément commun à tous, que l'on élève à ce haut degré du général où s'élabore toute loi. Eh bien ! insistons cette fois, car nous tenons l'efficace argument de la réponse. Dans tous les cas analogues à celui de Guardini, où se trahissent les mouvements les plus profonds d'un cœur donné à Dieu ; dans tous les cas, même strictement humains, où au don mutuel sincère se mêlent les mouvements les plus angoissés des cœurs inquiets de Dieu ; dans toutes les expériences particulières des vieux auteurs, ne voit-on pas l'élément commun : Dieu. Particulier à la fois et Universel, avec son incapacité souveraine à entrer dans les cadres de la science du général, qu'il fait éclater de toute part, mais avec sa rigueur non moins souveraine à courber sous sa loi d'amour tous les êtres créés et Lui-même tout le premier, Dieu en trois Personnes, dont le nom qui exprime sa substance est Charité : *Deus Caritas est*¹.

Cette loi, Dieu tout d'abord en vit, *Ipse ex ea vivit* ; c'est comme un lieu d'unité, où elle enferme la Trinité que rien ne peut contenir ; comme un lien pacifique dont elle enchaîne les trois divines Personnes que rien ne peut contraindre, *quae Trinitatem in unitate quodammodo cohibet et colligat in vinculo pacis*. C'est une loi éternelle, créatrice, directrice de la totalité des êtres, *lex aeterna, creatrix et gubernatrix universitatis* ; substance de Dieu, elle n'est pas créée elle-même, puisque Dieu est increé, mais elle est à elle-même sa propre loi... *et seipsam etsi non creavit, regit tamen*². Une loi universelle, la loi d'amour, capable de courber sous son joug tout ce qui existe, Dieu lui-même ; un élément, la Charité, commun à tous les êtres, y compris Dieu, doués de volonté, capable de réaliser entre eux et en chacun d'eux, l'unanimité, l'unification des sentiments, *unanimitatem charitas operatur*³ : que faut-il de plus pour constituer une science du particulier tout aussi solidement assise et légitime que la science du général et, de plus, éminemment communicable ?

Communicable, l'amour l'est, comme le Bien *diffusivum sui*, par essence. Sans doute, ses procédés, ses démarches, son langage diffèrent de ceux de la science du général. Tous ses adeptes pourtant les comprennent sans peine, mais ses adeptes seuls. Au seuil de leur commentaire du Cantique, saint Bernard, Guillaume

1. I Joan., IV, 8.

2. S. BERN., *Ep.*, XI, 4, 111C-D ; ou *De dil.*, XII, 35, 996A-B. « Ni Créateur, ni créature, tu le sais, ô mon fils, n'ont existé sans amour », répétera Dante après saint Bernard : *Purg.*, XVII. Voir encore S. BERN., *Ep.*, XC, 1, 224A : (lex) Domini quae est charitas ; *Ep.*, XIV, 117B : *domina charitas...* quippe quae imperat et vobis, elle commande au Pape lui-même ; *Ep.*, VII, 1, 93D et seq. : la charité, lien de l'unité entre Dieu et les hommes et source de paix ; *De praeccept.*, 60, 893A : l'amour nous unit à Dieu et nous retient en lui ; *In Cant.*, LXXXIII, 4, 1183B : l'amour seul nous permet la réciprocité avec Dieu sur un pied, sinon d'égalité, du moins de ressemblance.

3. *De div.*, XLIII, 2, 665D.

de Saint-Thierry et les autres l'affirment expressément : pour pénétrer et goûter le plus beau des chants d'amour, il faut avoir été déjà blessé par l'amour, ... *sola addiscit experientia. Experti recognoscant*¹... L'amour, ajoute Guillaume (traduction large), n'est compréhensible qu'aux amoureux, *ubi enim de affectibus agitur, non facile nisi a similibus affectis capitur quod dicitur*².

Communicable, toute expérience mystique, comme celle par exemple des vieux auteurs, l'est sans conteste possible. Individuelle, au premier chef, elle est en même temps pleinement et éminemment rationnelle : non seulement elle ne heurte pas notre raison, mais la stimule, l'accomplit et la dépasse ; elle réalise cette aspiration profonde de tout notre être à appréhender le réel, « qui est la rationalité même ». Ce faisant, elle est « universelle », sinon en fait du moins en droit : en chacun de ceux qui ont une vie intérieure, elle éveille des résonances infinies, elle nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes. Elle est ainsi susceptible d'un contrôle très effectif, encore qu'il varie avec chaque individu. « Et ainsi, elle est éminemment communicable. Universelle, elle touche un monde bien plus étendu que la science du général : elle va du simple d'esprit au docteur en Israël. Individuelle, elle ne sera communicable que par analogie. Mais l'analogie est bien un mode de connaissance réel : peut-être même est-ce le seul »³.

C'est bien l'avis de saint Bernard. Un passage de son cinquante-septième sermon sur le Cantique nous le démontre. Il s'agit des visites du Seigneur et de leurs signes prémonitoires. Grave question à cause des illusions possibles. Elle devra se traiter sur le plan intellectuel, *quis sapiens et intelliget haec*? comporter toutes distinctions, spécifications, définitions convenables, *ita ut ea etiam digne ab invicem distinguere, et designare singula queat, ac definire*, et s'adresser directement à l'intelligence de l'auditeur ou du lecteur, *ad intelligentiam aliorum*⁴. On dirait un programme scolastique ! Il n'en est rien. L'interrogation initiale, *quis?* insinuait déjà un doute. Elle l'empruntait à ce dernier verset du Psaume 106, *Quis sapiens et custodiet haec : et intelliget misericordias Domini?* qui résume par un aveu de quasi-incompréhension le récit des témoignages accumulés de la bonté de Dieu envers Israël. Reçu par des intelligences nourries de Bible, il les mettait aussitôt dans l'atmosphère la plus propice au développement qui va suivre. Ce doute, saint Bernard l'accroît en déclarant seuls capables d'enseigner ce programme des gens — les saints —

qui précisément ne veulent rien dire. Lui, par devoir, *qui ex officio loqui est*, va s'y résoudre. On constate d'emblée que la scolastique est bien loin. La science et les preuves qu'il offre c'est sa propre expérience, c'est l'expérience d'autrui connue par confidences, *quidquid, vel proprio, vel alieno teneo experientio*. Ce qu'il veut atteindre chez ses auditeurs, c'est le point précis du cœur où s'élaborent, sous le contrôle toujours postérieur de la raison, les expériences spirituelles les moins compliquées et les plus communes, *quod facile experiri plures queunt*; abandonnant la compréhension des plus sublimes aux âmes d'éligés, *sane altiora relinquens apprehendere illa valentibus*¹. Nous escomptions un exposé rationnel, on nous sert une « communication », au sens propre, d'âme à âme, dont la clarté profonde, aussi bien, quoique étrangère à la lumière rationnelle, l'emporte sur toute autre.

Guillaume de Saint-Thierry procède exactement de la même façon. Dans son Commentaire du Cantique, arrivé à l'un des moments pathétiques de son enquête spirituelle, il lance cette question : « Dites-moi le genre de vie, l'état d'âme, la tournure d'esprit, le don de grâce nécessaires à l'Épouse pour obtenir vos embrassements. » La réponse, espérons-nous, va nous dévoiler la description type, la psychologie détaillée et scientifique de l'âme d'oraison. Mais, dans sa demande, il insère la restriction prise à saint Paul, qui lui interdira l'accès des idées générales où nous l'attendions : « ô vous, qui mesurez vos bontés non sur nos désirs ou nos efforts, mais sur votre seul bon vouloir. » Dès le début d'ailleurs, ne se cantonnait-il pas précautionneusement sur le terrain de l'expérience personnelle : *...ut sentiam in memetipso... ut sciam per experimentum...* Au surplus, cette restriction elle-même réfute l'objection d'une expérience particulière non communicable. C'est ce bon vouloir divin, au contraire, qui veut qu'une telle expérience soit communicable, comme la sienne propre et en la sienne propre, dont toutes les expériences particulières, en ce domaine spirituel, ne sont qu'un reflet, mais aussi une participation².

Il peut donc y avoir une science du particulier. Cette science peut s'enseigner et se communiquer. C'est elle que nous proposent les vieux auteurs, et dans ses cadres s'enclosent leur âme et leurs enseignements.

Par quelle méthode les aborder?

*
*
*

1. *In Cant.*, I, II, 789C.

2. GUIL., *Exp. sup. Cant.*, I, c., 475A.

3. Cf. M. BLONDEL, *Qu'est-ce que la mystique?* Cahiers de la Nouvelle Journée, n. 3, Paris, 1924, pp. 53 seq.; J. CHEVALIER, *Où chercher le réel?* *ibid.*, n. 9, 1927, pp. 39 seq.

4. *In Cant.*, LVII, 5, 1052B.

1. *Ibid.*

2. *Exp. sup. Cant.*, I, c., 491A-B. Au 41^e sermon sur le Cantique des Cantiques, saint Bernard montre comment Dieu s'y prend pour enseigner l'inenseignable et communiquer l'incommunicable.

Le chemin paraît s'imposer de lui-même, puisqu'il s'agit de les lire sans les connaître, et en voici les étapes : analyser leur style pour découvrir leurs procédés de pensée ; étudier leurs procédés de pensée pour pénétrer jusqu'à leur âme et à leur spiritualité. Il ne nous resterait plus qu'à laisser faire la sympathie réciproque et à modeler notre âme sur la leur. Aller du simple au composé, de l'immédiatement accessible au lointain et à l'obscur, du plus connu à l'inconnu et au mystère ; c'est la méthode sûre. La scolastique après Aristote en donna la formule ; et son emploi au cours des siècles enfanta des chefs-d'œuvre. Quoi de plus beau, de plus conforme à la nature de l'homme ? s'appuyer fortement sur la terre ferme de l'expérience sensible, en extraire des matériaux éprouvés, les agencer sous le contrôle de la raison et les ériger en degrés ascendants au long des pentes de l'intelligible, pour, de palier en palier, atteindre, parmi des paysages sans cesse élargis, jusqu'au seuil du divin. Si profondément humaine est cette méthode, si vaste son domaine, celui de la raison, que sur cette échelle qu'elle invite l'homme à gravir, il y a place non seulement pour un Thomas d'Aquin échafaudant la science théologique d'après ses procédés, mais aussi pour un païen de bonne volonté, qui tâche à s'élever vers Dieu en partant de la création visible¹.

Ce n'est pourtant point cette méthode que l'on préférera. Sauf aux mains des maîtres, elle présente à l'usage quelques inconvénients majeurs. Comme les lacets qui conduisent le voyageur au sommet de la montagne, ses circuits, nécessaires aussi bien, compliquent la recherche, l'éparpillent et donc la ralentissent. Ils peuvent la compromettre parfois, sans retour. Exploration du champ de l'expérience sensible, exploitation et mise en forme logique des données abstraites de ce champ, quoi de plus passionnant ? Mais que de risques, à tout instant, de se laisser arrêter à l'un ou à l'autre de ces paliers inévitables, imposés par la méthode d'investigation elle-même. Deux solutions s'offrent : ou bien emporter avec soi d'un étage à l'autre, comme des trophées, toutes ces beautés découvertes ; mais quel encombrement, quel fardeau supplémentaire, que ces images, que ces raisonnements, une fois atteint le seuil du divin, et qu'en faire ? ou bien oublier, au fur et à mesure, et rejeter à bon droit, malgré leur intérêt, comme un lest inutile, les modestes matériaux et les vues séduisantes, mais rétrécies, qui permirent et accompagnèrent le passage aux degrés supérieurs. Dans les deux cas, cela se chiffre par une perte, et, tout au moins, par un manque à gagner. A cela s'ajoute la fatigue de la montée et, par suite de notre paresse native,

1. *Rom.*, I, 20.

le danger de se contenter de solutions imparfaites et d'aspirer à un repos prématuré.

Il est une autre méthode. Inconnue des païens, délibérément écartée, avec un regret sensible, par saint Thomas, longtemps suspecte au penseur moderne, sectateur exclusif de la raison, elle suit une progression inverse et met la raison au second plan. Elle offre elle aussi des degrés ; mais, à l'imitation de toutes les échelles antiques, depuis celle de la gamme musicale, qui se lisait de l'aigu au grave, jusqu'à celle de l'humilité dressée par saint Benoît, où premier degré veut dire le plus haut perché, elle descend au lieu de monter. Elle aborde le problème, non par le bas, mais par le haut, par le plus haut, par le Très-Haut. Elle part de Dieu et descend vers l'homme et vers toute créature. Elle va de l'Infini au fini, de l'Inaccessible à ce qui semble à portée de la main, de l'Inconnu à ce que l'on croit connaître. La Réalité, la terre ferme où elle s'accroche solidement, c'est la Charité qui est Dieu, s'exprimant par la Parole Révélée. L'expérience sensible n'y sert plus que de point de comparaison pour mieux élucider l'expérience spirituelle. La foi l'éclaire et non plus la raison. Celle-ci, on ne la renie certes pas, mais elle paraît dès l'abord une gêneuse. On se défie d'elle et de ses subtilités, de ses complications, de ses lenteurs. On en connaît les limites et les impuissances, mais aussi les dangereuses prétentions. Aussi la confine-t-on dans le rôle de suivante de la volonté et de l'amour, *pedissequa voluntatis*¹, et l'on sait bien que la lumière qu'elle porte n'est qu'un vague lumignon, *quamdam scintillulam*, laissé à notre usage par la compassion divine, *nobis misericordia derelinquit*².

Et voici pour qui l'emploie l'immense avantage de cette méthode. L'ardeur dont il brûla au faite de la montagne, les clartés dont la lecture de la Bible l'illumina ne le quitteront plus. Il peut descendre dans la plaine : il aborde et considère maintenant les paysages créés, qui s'étagent sur les pentes, d'un œil tout rempli des visions éternelles : ainsi les Apôtres descendant du Thabor ; et d'un cœur avide d'en retrouver en eux l'image. Cette raison et son merveilleux compartimentage, où se classe en ordre parfait

1. S. BERN., *De grat.*, II, 3, 1003B ; noter que *pedissequa*, au XII^e s., se veut quelque peu méprisante ; l'*ancilla* du XIII^e, dans l'expression : la philosophie, servante de la théologie, retrouve son sens honorable. Cf. G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La renaissance du XII^e siècle, Les Ecoles et l'enseignement*, Paris, 1933, p. 190.

2. *In vig. Nativ.*, III, 2, 95A : *scintillulam*... ; le contexte littéraire exige cette traduction. Ne pas écarter cependant le sens figuré : « maigre reste » de raison (*scintilla*, reste de ; ou, au contraire, amorce de ; déjà en latinité classique) ; ni même peut-être le sens spirituel donné par ALCHER DE CLAIRVAUX : *Dicitur spiritus mens rationalis, ubi est quaedam scintilla, tamquam oculus animae, ad quem pertinet imago et cognitio Dei, De spiritu et anima*, X, P. L., XLV, 785. (Appendice aux œuvres de saint Augustin). Voir les intéressantes remarques du P. J. de BLIC, *Syndrèse ou conscience*, dans *Mélanges Viller*, Toulouse, 1949, p. 148.

toute espèce de connaissance, ce jardin fleuri de l'expérience sensible où règnent l'imagination et la mémoire, il les annexe en les élevant, en les transcendant jusqu'à lui, les maintient à leur vraie place, la seconde, dans le plan de recherche et court ainsi peu de risque de s'en voir séduit.

Si l'on nous permet une approximation, grâce à laquelle, de surcroît, l'on pourra, plaisir toujours sensible, déguster une très belle citation de saint Bernard, nous dirons ceci : nous voulons porter sur les vieux auteurs ce regard venu de très haut, ce regard d'Adam sur une Ève fraîchement émoulue des fabriques divines, dont nous parle le court et admirable sermon de la Septuagésime¹. Adam, plongé dans un mystérieux sommeil, ne sent pas la blessure de son côté, ni ne sait que Dieu lui façonne une compagne. Il dort dans une extase, tous sens corporels, toutes facultés intellectuelles, anéantis et dépassés. Il contemple l'immuable vérité, il se penche sur le gouffre de la divine sagesse, *incommutabilis veritatis intuitu, et abyssio divinae sapientiae corporeis excedens sensibus obdormisse videtur*. Il revient à lui, il va dire où il est allé : chancelant comme un homme ivre au sortir de la cave au vin, de ses lèvres jaillit la formule du serment capital, de l'ineestimable sacrement, dont l'Apôtre, si longtemps après, se servira pour magnifier l'union du Christ et de l'Église : voici maintenant l'os de mes os, etc. ; *rediens nimirum indicat quo abiisset, dum tanquam ebrius de cella vinaria veniens, et eructans illud magnum sacramentum, quod tanto post in Christo et in Ecclesia Apostolus commandavit : Hoc nunc inquit os ex ossibus meis, etc.*². Ainsi quand, pour la première fois, Adam vit Ève, il sortait des abîmes de la Sagesse et de la Beauté sacrée. A travers Ève et ses attraits, à travers les millénaires de l'Ancien Testament, son œil dilaté par les ivresses divines, rejoint la nouvelle Ève et le nouvel Adam. Enveloppée et transpercée d'un tel regard, la première Ève n'y perd rien, au contraire : sa beauté se rehausse de toutes les beautés entrevues et pressenties. Que ne trouva-t-il la mariée trop belle, dira vulgairement quelque objecteur grincheux ; que ne la vit-il en revenant de moins haut ! Que la chute ait suivi de si près ce réveil enivré, ne prouve rien contre la méthode

préconisée, mais plaide en sa faveur. Ève, la première tombée, n'avait point goûté encore aux douceurs des caves célestes. Aussi le serpent l'attaque-t-il d'abord. Pour renverser Adam, il fallut en plus du choc de la tentation de savoir le bien et le mal, tout le poids de cette « aide, sa semblable », « os de ses os, chair de sa chair », devenue soudain si lourde à porter. Pour le relever, ce « Dieu tombé », quoi de plus fort que le souvenir des cieux un moment entr'ouverts. La meilleure preuve en faveur de l'efficacité de la méthode descendante, c'est que saint Paul, en ce même chapitre de la lettre aux Éphésiens, si étroitement lié au récit de la Genèse, la conseille aux maris et aux femmes : comme l'Église est soumise à Jésus-Christ ainsi les femmes doivent l'être à leur mari. Et vous, maris aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église¹, leur conseillant de planter d'abord leur amour sur le plus haut sommet : en Dieu, pour en mieux savourer les fruits humains dorés ainsi au Soleil de Justice.

En bref, si la méthode ascendante s'élève de l'intelligence à la foi nue, la méthode descendante s'installe dans la foi nue, reçue de Dieu et s'abaisse et rayonne sur l'intelligence : *fides quaerens intellectum*.

C'est au surplus la méthode, on le verra, chère aux vieux auteurs eux-mêmes. L'adopter, c'est modeler déjà notre pensée et notre âme sur les leurs : c'est donc une nouvelle garantie pour nous de les mieux connaître. Appliquée à leurs œuvres comme à leurs personnes, cette méthode nous installera d'emblée au centre de leur âme, de leur inspiration et, tous aspects divers, toutes nuances bien éclairés, nous guidera vers la périphérie où s'élaborent les moyens d'expression : genres littéraires, style, images, par quoi s'extériorisent et se communiquent les sentiments intimes.

Mais pourquoi, demandera-t-on, n'avoir pas dit tout cela en deux mots et qu'à la méthode analytique on préférerait la méthode synthétique ? Parce que sur le terrain *vivant* de l'expérience spirituelle où se meut cet essai, analyse et synthèse, produits spéculatifs des parterres de la science rationnelle, se voient à chaque instant dépassés : comme les « cas de conscience », si multipliés et astucieux qu'on les invente, ne s'adaptent jamais sans retouches au problème concret à résoudre *hic et nunc* ; comme le bouquet, si artistement agencé qu'on le suppose, ne reproduira jamais la grâce ou fragile ou altière de la fleur vivante. Plutôt que de synthèse, usant d'un mot cher aux vieux auteurs, à saint Bernard en particulier, c'est de coordination, *ordinatio*, que l'on aimera mieux parler, pour caractériser cette méthode descendante. La synthèse est un cadre scientifique : aboutissement

1. *In Sept.*, II, 1, 166B seq.
2. *Ephes.*, V, 31-32 et *Gen.*, II, 21-24. S. THOMAS, en sa Somme, se demande si Adam eut prescience de l'Incarnation. Il donne cette remarquable réponse : « On voit bien qu'Adam a eu la prescience de l'Incarnation, puisqu'il dit : A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, etc. Grand mystère, dit saint Paul, au regard du Christ et de l'Église ; et il n'est pas croyable que le premier homme l'ait ignoré » (II^e II^{ae}, Q. 2, a. 7). Un siècle avant l'Aquinat saint Bernard affirmait déjà. Un commentateur moderne de la Somme, fils de saint Thomas, ajoute — et saint Bernard l'avait insinué — que c'est sa surprenante amitié pour Ève qui conduisit Adam à cette grande révélation : son union avec Ève lui fut le sacrement qui lui révéla un plus haut mystère ; cf. P. BERNARD, O. P., *La foi*, t. I, Paris, 1940, p. 272.

1. *Ephes.*, V, 24-25.

d'un long travail de raisonnement, elle impose, avec une interprétation qui s'offre toute faite, des exigences précises au lecteur contemporain. Plus souple est la *coordination*. Elle se penche longuement sur l'homme et le regarde vivre ; sur les textes et en observe les orientations diverses. Parce que, chez ces vieux auteurs, l'homme ne disparaît pas encore derrière ses écrits, comme au siècle de la scolastique, mais loin de viser à l'objectivité, se livre tout entier par leur intermédiaire, il devient relativement facile, en s'aidant tantôt de l'un, tantôt des autres, de repérer, sans devoir mettre en jeu le moindre appareil scientifique, le mouvement secret qui unifie tous les courants de leur vie ou de leur pensée, et d'en indiquer à coup sûr la source.

L'on montrera que cette source où s'abreuvent les vieux auteurs, où ils puisent l'élan et le sens de leur dynamisme ; que le point de départ et l'assiette de la notion fondamentale autour de laquelle se coordonnent les notions constantes de leur doctrine, voilées au premier abord par ces élans lyrique ou dramatiques, par ces obscurités ou bizarreries d'écriture, c'est la Bible.

En fonction de la Bible, on étudiera leur âme et sa structure si particulière.

De là, découlera tout naturellement, et sans perdre de vue la Bible, la description de leurs procédés de pensée.

La Bible, leur âme, leurs procédés de pensée nous donneront enfin les lumières définitives sur leur composition littéraire et leur style.

Chacune de ces études se verra traitée, jusqu'en ses divisions et subdivisions, selon la méthode descendante et coordinatrice décrite plus haut.

Pour le faire, on fouillera le plus profondément possible les textes eux-mêmes, les éclairant l'un par l'autre, les commentant, s'il le faut, mot par mot, recourant aux étymologies, habitude elle aussi, comme on verra, chère aux vieux auteurs.

Ces textes, on les prendra partout où on les trouvera, dans le riche répertoire des auteurs cisterciens de l'âge d'or, c'est-à-dire, pour la spiritualité, seul objet de la prospection actuelle, de la période étendue sur un siècle, depuis les premiers écrits de saint Bernard, aux environs de 1120, jusqu'à la mort d'Hélinand de Froidmont, vers 1230. Après cette date, les cisterciens cèdent à l'engouement universel pour la scolastique, ouvrent à Paris leur collège Saint-Bernard et se perdent dans la masse. Ils écriront encore ; mais, pour s'être détournés de leur premier idéal spirituel, ne laisseront que des œuvres de second plan. Infidèles à l'orientation donnée par l'abbé de Clairvaux et ses grands disciples, si droitement inspirée de la règle de saint Benoît et de la Bible, ils vivront dorénavant en porte à faux : l'intelligence bourrée de scolastique ou de ses succédanés postérieurs, et la volonté

façonnée par un genre de vie essentiellement opposé à cette discipline et vidé par elle de son suc nourricier. Ils ne retrouveront jamais plus leur équilibre. Là n'est pas bien entendu la seule cause de la décadence de Cîteaux. C'en est à coup sûr la plus intime, car elle atteint la « division de l'âme » et rompt sans recours cette « discrétion » voulue par saint Benoît, non seulement entre les différents exercices de la journée monastique et entre le corps et l'âme du moine, ces deux montants de l'échelle de l'humilité ; mais, avant tout, au sein de cette âme même, entre ses facultés.

On réservera la part du maître, la part royale, à saint Bernard. Guillaume de Saint-Thierry (†1148) suivra d'assez près, affichant dans sa ferme originalité de profondes ressemblances de vue avec son saint ami. Aelred de Rievaulx (†1157), Gueric d'Igny (†1155) et, à l'autre bout, Adam de Perseigne (†1204), le dernier des vrais fils spirituels de saint Bernard, et Hélinand, déjà touché, non sans réticences d'ailleurs, ni sans résistance, par l'attrait des méthodes nouvelles, mais demeuré, pour la clore, dans la ligne partie de Clairvaux, quelques autres encore apporteront à l'enquête, leur témoignage.

Textes en mains, ils répondront en outre à une question parfois posée, de nos jours encore, avec une certaine velléité de scepticisme : y eut-il vraiment une école originale cistercienne de spiritualité. Si oui, cette étude verra sa légitimité et son utilité notablement renforcées.

On peut aussi espérer qu'elle ne manquera pas d'aider à une meilleure connaissance des autres auteurs spirituels de l'époque, étrangers à l'ordre cistercien.

Tout en s'efforçant de garder un honnête équilibre, on n'écartera pas certaines longueurs ou redites, ni ces digressions qui, selon le conseil de Pascal, ne feindront de s'écarter de la fin que pour la montrer toujours¹. On ne se montrera pas trop rigide pour la construction logique du développement, ni trop cruel, on l'avoue avec un minimum de confusion, pour quelque littérature : comment se défendre de cet heureux péché que les vieux auteurs commettaient si volontiers, avec un si visible plaisir ?

Pour plusieurs de ces raisons, le lecteur moyen, on le craint ou plutôt on l'espère, souvent perdra sa route : les arbres, mais de ceux dont l'ombrage invite au repos, lui cacheront la forêt ; surtout, la bouleversante beauté de la plupart des textes allégués le transportera plus d'une fois — et peut-être aussi tous les autres lecteurs avec lui — du plan de l'intelligence à celui du cœur. Ce n'est pas, hélas ! mal sans remède : il finira toujours

1. D'où les multiples renvois qui souligneront au long des pages certaines de ces redites plus importantes.

par se retrouver raisonnable ; trop heureux s'il n'y mettait point de hâte.

Ce modeste essai veut se tenir à égale distance du travail d'érudition ou de science pures et de la vulgarisation délayée et bavarde : les très nombreuses citations des vieux auteurs serties dans la trame du discours le garderont, à cause de leur valeur intrinsèque, de ce dernier écueil. L'auteur se fie, précisément au nombre et à la qualité des citations pour se dispenser de la plupart des commentaires. L'habituelle clarté, la force convaincante des premières rend ces derniers inutiles. Une lecture plus appuyée de textes jugés parfois moins évidents conduit au même résultat. D'ailleurs, on s'apercevra bientôt qu'ils s'éclairent l'un par l'autre, et qu'une même lumière les illumine, qu'un même esprit les anime.

Les références de ces citations se rapporteront toujours à Migne (P. L.). En faveur de ceux qui ne peuvent s'y reporter, on indiquera toujours quand ils existent, les numéros des alinéas faciles à retrouver dans toute édition latine dépendant de Mabillon et même dans les traductions françaises courantes.

On réclame l'indulgence pour d'éventuelles vivacités, d'inévitables partis-pris. Ne les aurait-on pas déjà rencontrés par hasard dans les pages précédentes ? La grande difficulté avec ces vieux auteurs, c'est de demeurer objectif. On les aime ou on ne les aime pas. Si on les aime, on se passionne vite pour eux, qui se passionnaient eux-mêmes, heureux mortels ! pour tant de choses qui nous laissent froids, et l'on devient aisément partial.

Si la lecture de ces pages consacrées à leur réhabilitation éveille quelque intérêt pour eux et leur gagne de nouveaux amis, l'auteur bénira Dieu et s'estimera bien payé de ses peines.